

NOISE

# NOISE

enlarge  
your  
music

Alice In Chains • Lou Barlow • Slayer • Andrew Weatherall • B-Re  
Nirvana • The XX • OM/Shrinebuilder • Major Lazer • Kickback  
Vic Chesnutt • Keelhaul • The Horrors • Masters Of Reality

# FEELT



N°13 - OCT/NOV 2009  
BEL : 6.5 € - CH : 11.80 FS  
WWW.NOISEMAG.NET

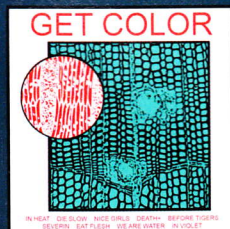
L 16726 - 13 - F. 5,90 € - RD



R NATURAL



**HEALTH**  
*Get Color*  
(CITY SLANG/COOP/UNIVERSAL)  
NOISE/INDUS/ELECTRO/SHOEGAZE



Leur premier album non-titré paru en 2007 n'avait guère convaincu notre collaborateur Bil, alors plus impressionné par celui de Sun Plexus 2, groupe français agrégeant des influences similaires : musiques industrielles et tribales, post-punk, no-wave, noise rock, électronique agressive, etc. Health était pourtant le premier manifeste de musiciens bourrés d'idées, et qui plus est assez ébouriffants live (remember Villetta Sonique 2007 ?). Leur album *Health/Disco*, soit une compilation de remixes par quelques vieux potes, dont le duo ultra-trendy Crystal Castles, les propulsait quelque temps plus tard sur les

dancefloors ainsi qu'au rang de groupe indie chouchou de la blogosphère musicale. Ah oui, car aussi, nous avons oublié de préciser que ces jeunes gens décidément dans le vent sont issus de la scène DIY de Los Angeles regroupée autour de The Smell, complexe réunissant salles de concerts, de répétitions et studio d'enregistrement et auquel sont également affiliés No Age, David Scott Stone, Carla Bozulich, Pochaunted ou The Mae Shi. Inutile de dire donc que *Get Color* était attendu au tournant. Premier album à paraître sur City Slang (et toujours sur Lovepump United, le label de Mookie Slingerman, chanteur de Genghis Tron), il ne déroge pas aux ambitions déjà affichées par le quatuor, à savoir produire une musique à mi chemin des tendances les plus dures, répétitives et agressives du rock et d'autres plus ludiques, accessibles et dansantes. Les mélodies sont ici plus nettes et les rythmes toujours bien marqués. Nouveauté aussi, la montée au front de cette voix androgyne et fantomatique héritée des grandes heures shoegaze ; fini les cris cette fois. Derrière, les guitares sonnent comme des éclats de ferraille sortis droit des forges musicales 80's, l'électronique foutraque explose et grésille, les synthés planent et les rythmes en appellent au tribalisme le plus acharné. De ce concassage de sons rudes et tranchants ou gorgés de reverb naissent pourtant parfois des chansons à l'immédiateté résolument pop (les terribles « Nice Girls » ou « Die Slow ») aux ambiances étranges et urbaines à la fois désabusées et furieusement énergiques. Si Health s'est déjà vu affublé des sobriquets « Boredoms Jr » et « Diet Liars », *Get Color* devrait sonner le glas de ce genre de railleries : ici son style s'affirme encore, collision d'horreur et de beauté, de bruit et de mélodie, explosif en tous points.

O. DRAGO 9/10  
www.myspace.com/healthmusic

**REIGNING SOUND**  
*Love And Curses*  
(In The Red/Differ-Ant)  
NOT SO CLASSIC ROCK



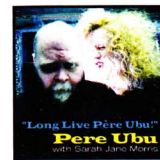
Le label In The Red est plutôt réputé pour ses groupes garage, déglingués et bruyants. Mais, à l'instar des Dirtbombs ou des Vivian Girls, quelques groupes déviant apprennent une touche de variété dans ce petit monde du grésillement et des hurlements psychopates. Reigning Sound fait partie de ces combos atypiques chez ITR, même si un coup d'œil sur les antécédents de son leader, Greg Cartwright, permet de comprendre le pourquoi de sa présence en de tels lieux. Jusqu'en 98, le lascar fut en effet partie prenante des Oblivians, trio garage texan désormais culte, pendant sudiste

des Gories, qui fit les belles heures de Crypt Records et Sympathy, « grands frères » d'In The Red. Les présentations étant faites, retour vers ce sixième album de Reigning Sound, le premier depuis cinq ans, si l'on excepte une compile de raretés et deux live. La dernière référence studio reste donc *Too Much Guitar* (ITR, 2004), accueilli alors, avec raison, comme leur réalisation la plus aboutie. Dès l'entame de *Love and Curses*, la production affiche clairement un parti-pris beaucoup plus propre, avec des guitares posées en fond de mix pour laisser place à la voix rocaillieuse de Cartwright et aux nappes d'orgue. L'accent est mis sur le songwriting, pour des chansons à la croisée du folk électrique Dylan/Byrds, et du rock de Bob Seger et Springsteen. Reigning Sound y ajoute avec bonheur une petite sauce pimentée au rhythm'n'blues et une bonne louche d'esprit rock'n'roll primitif (on pense parfois à X) qui passe le tout au papier de verre et évite de verser dans l'americana, même si « The

Bells » ou « Love Won't Leave You A Song » frôlent le précipice. Pas de morceau à rallonge, tout est emballé et pesé en trois minutes maxi, rien de frénétique non plus. Des titres enlevés et alertes (« Call Me », « If I Can't Come Back », « Dangerous Game ») et un « Debris » où la voix évoque délicieusement Phil Lynott) alternent avec des compos plus calmes mais toujours intenses, rendons grâce à la qualité d'écriture de Cartwright (« Brake It », « Trash Talk » ou « Poly Anne », la plus dylanesque). L'équilibre est plutôt efficace et on se laisse volontiers embarquer à travers les histoires d'amours (déçus, perdus, en rade) et la chroniques sociale (« Stick Up For Me »), si l'on prend le temps de s'imprégner de l'ambiance et des textes. « Banker And A Liar » et son accordéon clôture les quatorze titres sur une touche étonnante à la Tom Waits et donne bien envie de remettre le couvert illico. Destiné à une écoute attentive, *Love And Curses* témoigne bel et bien d'un élargissement de la palette de Reigning Sound, qui pourrait devenir, dans la foulée de leur bon vieux pote Jay Reatard, un groupe phare de l'underground US, tout particulièrement apte à renouveler avec bonheur un « classic rock » ronronnant. Amen !

G. GARRIGOS 7,5/10  
www.myspace.com/reigningsoundfans

**PERE UBU**  
*"Long Live Père Ubu!"*  
(Cooking Vinyl/PIAS)  
FILE UNDER: MERDE



Le roi est vivant, à mort le roi ! Merdre. Merdre de merdre de merdre de merdre. Quel pissemerde a eu l'exécrable idée de rappeler à Pere Ubu que ce nom d'emprunt provient de la pièce d'Alfred Jarry ? Jarry qui durant sa courte vie n'a quasiment eu le temps d'écrire qu'à propos d'Ubu. Quel larbin continue de faire croire à Dave Thomas et sa fiole de Rémy Martin qu'ils auraient pu faire à eux deux un grand acteur de théâtre ? Le Père Ubu rêvé. Par la grande gidouille ! « Merdre, merdre », c'était justement et jusqu'à présent l'unique clin d'œil de Pere Ubu au pataphysicien en chef - sur « The Modern Dance » (la chanson de l'album du même nom), en 1978. Et ne voilà-t-il pas que, dans un moment d'égarement, le gargantuesque Crocus Behemoth est passé à l'acte, plus de trente ans après (trop tard ?). Il a eu comme ridicule ambition d'adapter *Ubu Roi* en... chansons (?). De faire de Pere Ubu le Père Ubu. Il n'aurait pas pu faire ça en solo, comme il l'avait fait pour *Mirror Man*, qu'on l'ignore sans avoir l'impression de passer à côté d'un bon truc ? *Long Live Père Ubu!* est un disastodrome. Pas exactement un opéra-anti dada, plus exactement la bande-son d'une anti-opérette (bouffe) de pacotille. Horreur. Infamie. Scandale. Indignité. Qui est donc cet « oubou » dont ils parlent tout le long ? On commence par quel bout d'oubou, pissedoux, mon ami ? Sarah Jane Morris dans le rôle de Mère Ubu ? L'invitée de marque nous fait comprendre tout à coup *Why I Hate Women*. Au départ, David Thomas avait l'intention de faire toutes les voix lui-même, de s'habiller de tous les personnages. Il aurait dû. Sarah Jane Morris fait plonger *Long Live Père Ubu!* dans - ce que l'on pouvait redouter - la pire des cuisineries théâtrales. Pompeuse. Pompe pompe pompe. La grosse merdre. Les voix de Thomas la baudruche ? Celles du capitaine Bordure, du Roi

Venceslas, de Bougrellas, il les fait toutes presque (en anglais, fort heureusement, attention est loin d'atteindre ce niveau d'absurdisme sinon en français, c'eût été... drôle ?) et là, limite, se trouve le seul véritable coup de maître. Les variations et les changements de costume lui font sortir des bruits de bouche auxquels ne nous avait pas encore habitués. Attention ! Pas un Tom Waits dans la gorge, un Don Vliet entre les dents. Ça et les gros rots déployés constituent à peu près le seul intérêt de la bande. Cornegidouille. La musique ? Comme c'est régulièrement le cas pour de tels projets « à textes », elle est sur le reculoir, abstraite par défaut, dans l'ombre, derrière le rideau, pour mieux servir... le texte. Trois perturbations synthé EML de Robert Wheeler mis à part, sonnent précisément comme sur *The Temptation Year*, c'est dire si je devrais être à moitié d'aimer, on s'emmerde ferme. Comme sur le morne plaine polonaise après le passage de l'Armée russe. Sombros hauts. Cornes au Père Ubu vient de sortir son disque de très à moins ubuesque, un comble quand on a l'ambition de s'attaquer à Jarry. Une pièce merdre, une campagne désastreuse. Que m'emmerde la tête de David Thomas.

PS : En toute logique, quand, dans cinq ans, ressortira cet album de sa caverne de Lituanie, je retrouverai la voie de la raison. D'ailleurs il faut immédiatement arrêter de m'en persuader car il y a des titres, comme « Road To Reason » et « Watching The Pigeons », que je commence enfin à trouver géniaux. Pour le reste, il me faudrait travailler un peu plus sur ma surdité et devrait passer.

BIL MERDRE/10  
www.myspace.com/pereuburox

**MONOTONIX**  
*Where Were You When It Happened?*  
(Drag City/PIAS)  
HEAVY ROCK SEVENTIES/GARAGE



Avant d'être des musiciens, les trois gus Monotonix sont sur des entertainers. Les petits malins qui ne se sont dit : notre musique ne casse pas des queues, on va se noyer dans la masse à coup de talent de compositeur qu'on se souvient du trio Monotonix. Live, son rock seventies minimaliste n'est finalement qu'accessoire, basé sur son bruyante des acrobaties d'un chanteur ténébreux, d'un guitariste survolté et - ce qui n'est pas toute attente - d'un batteur lui aussi adepte de la voltige, dont le kit se trimballe souvent main en main dans la foule, laquelle finit par le porter à bout de bras. Impressionnant fun. Une fois. Dès la deuxième, on réalise à quel point la chose est rodée et calculée : du bon (bien) organisé. Mais le but est atteint, la prestation avec seulement un six titres sous le bras, Monotonix était déjà la coqueluche d'un bon nombre de festivals européens cet été, du plus ou au plus mainstream. Toujours produit par Green (The Fucking Champs), ce premier album des Israéliens est tout aussi classique et surprenant que l'EP. Quelques gros riffs et rock seventies - globalement très efficace - une batterie survoltée et un chant passe pa-